

TECHNIKART

237

ACCÉLÉRATEUR D'IDÉES

ARTUS

DE LA SCÈNE AU BUREAU
DES LÉGENDES

RENCONTRE
AVEC L'ARTISTE
DE L'ANNÉE

100
LES
QUI FERONT
2020
(OU PAS)

TRUMP
SAUVEUR DE
LA GAUCHE ?

LE GUIDE ÉTOILÉ
DES BOÎTES
ÉCHANGISTES

COACHING

Benalla peut-il
relancer votre
carrière ?

Le ricanement
correct est-il
si drôle ?

+

adj Ly
Julie Chapon
Nouvelle Vogue
Nicolas Godin
Melissa Wheeler
Océane Sagan
Fédéric O

DEC-JAN 2020

ISSN 14465-237 - CH 8F5 - DOM/S 6.50 - CAN 9\$CAD

L 14465-237 - F: 5,50 € - RD





« AUDIARD, IL M'A DÉTENDU EN QUATRE SECONDES... »

Artus est partout : TF1, Canal Plus, Netflix... À l'affiche de quatre films en 2020, son spectacle à l'humour trash familial **Duels à Davidéjonatown** cartonne, et il se paye le luxe de tourner avec Jacques Audiard dans la cinquième saison du **Bureaux des légendes**. Comédien, metteur en scène, danseur, producteur... Rencontre avec le seul humoriste capable de réussir le grand écart à la James Belushi.

Entretien
Olivier Malnuit

Photos
Eddy Brière

SHELBY AU GATSBY — À fond sur tous les fronts, Artus s'est glissé au Gatsby Bar (Paris 7ème) pour **Technikart** dans les habits de sa série préférée : **Peaky Blinders** (Netflix). Un voyage en total-look Capel...

Artus, on vit aujourd'hui dans un monde de cases média extrêmement ciblées et verrouillées. Et pourtant, vous êtes l'un des rares à cartonner dans tous les genres. C'est lié à quoi ? À la façon dont vous avez démarré chez Ruquier (*On ne demande qu'à en rire*) ? A l'époque, on avait découvert une vraie tornade...

Artus : Disons que j'ai pu m'investir à fond dedans parce que je n'avais rien à perdre. Il y avait plein d'humoristes qui jouaient leurs spectacles depuis six ou sept ans donc ils prenaient un risque. Moi, je sortais de cuisine. J'habitais encore à Montpellier, donc je faisais des allers-retours : je prenais le train le plus tôt, je faisais mon sketch et je repartais avec le train le plus tard. Je n'avais pas les moyens de me payer un hôtel en plus des trains. J'ai quasiment écrit 90 sketches en deux ans sur des thèmes imposés, c'est un super exercice. **Je me souviens que sur ONDAR, vous aviez une scène avec Michel Galabru...**

Oui, et j'étais pas peu fier. En fait, son frère Marc Galabru vivait à Montpellier, on avait des amis en communs avec mes parents. Et le thème que l'on m'avait imposé à ce moment-là, c'était la scène de la pomponette dans *La*

Femme du Boulanger. Lui, 91 ans, il jouait six soirs par semaine au théâtre. Je souhaite à tout le monde d'arriver à faire ça. Et son seul jour de repos, c'était le lundi, le jour où l'on tournait l'émission, donc son agent dit non. Et moi je passe par Marc, son frère. Grâce à lui, il est venu faire l'émission. Avant qu'il entre sur le plateau, t'écoutes même pas les vannes que tu fais, t'es comme un gosse. Il a de l'autodérision en plus. Je lui demande comment il s'appelle, je lui dis que c'est pas un nom pour percer, qu'à 91 ans, c'est un peu tard pour commencer. Lui, il sort cette phrase : « *Ca sent plutôt la fin* ». C'était un honneur de jouer avec lui. **Vous avez eu un rôle très important dans le Bureau des légendes (une production Canal+, ndlr), comment s'est faite la rencontre avec la production ?**

J'ai tout simplement passé le casting comme n'importe quel comédien. D'ailleurs, j'y suis allé un peu en ayant des a priori, ce que je reproche parfois aux autres. Je pensais qu'ils n'allaient pas prendre un gars qui venait de TF1. L'avantage, c'est qu'Eric Rochant (*le créateur de la série, ndlr*) ne connaît rien à TF1. Ça a été un avantage et puis voilà, ils se sont basés sur le jeu. Il n'avait aucune idée de qui était Artus ou de ce que je faisais.



► **Et puis, vous avez enchaîné avec *Danse avec les stars*, c'est ça ?**

J'ai rencontré Arthur qui m'a fait faire *Vendredi, tout est permis*, puis après on m'a proposé *Danse avec les stars* qui était en même temps que *Le Bureau des légendes*, c'est pour ça que je l'ai accepté aussi. J'aimais bien cet écart, je trouvais ça excitant de faire les deux en même temps, je sais pas si on peut citer deux programmes plus opposés que ça, à part peut-être *Le Jour du Seigneur* et *Le Journal du hard...*

Beaucoup d'humoristes ont peur d'aborder des sujets qui tâchent. Sur scène, vous dites : « Celle-là, elle pique un peu ». Ca vous permet d'interpeller un enfant dans le public et qui va devenir un running-gag dans tout le spectacle sur des blagues sexuelles, etc.

En fait, plus l'enfant est jeune, plus les gens sont choqués, alors qu'en vrai, plus il est jeune, moins il comprend. Si je dis « enculé » et « bite » à un enfant de dix ans, il y a des chances pour qu'il sache à peu près ce que ça veut dire. Un gamin de quatre ans, normalement, il ne l'a pas. Logiquement, si je lui dis « *Et là, je me suis fait enculer* », il va me regarder sans comprendre. À dix ans, il peut très bien voir de quoi je parle. Il a plus les codes. Mais bon pour rassurer les parents, il n'y a pas que des vanes sexuelles dans la pièce, il y en a d'autres...mais bon c'est vrai qu'elles piquent aussi !

Est-ce que cette nouvelle culture du bon vivant – également mis en spectacle par l'humoriste Jason Chicandier qui parle de cuisine et de plaisir de la table à outrance – t'as aidé à t'accepter ?

Moi je me suis toujours accepté parce que je viens d'une famille où on a toujours bien mangé : ma mère est normande, mon père est d'origine italienne. Je n'ai pas le souvenir de repas chiant dans le sens « *Tiens, voilà un poisson vapeur et des haricots verts trop cuits* ». Non. Il y a toujours eu du vin à table par exemple. Aujourd'hui, on a l'impression que la normalité c'est d'être vegan, de manger de l'herbe, mais en vrai c'est la normalité à Paris. C'est un microcosme. Dans les villes de province, il y a beaucoup moins d'allergies au gluten, bizarrement. Vous allez à Toulouse, les gens n'ont aucun problème à manger des saucisses.

Ce sont les plats de votre père qui vous ont amené à faire des études assez pointues en cuisine ?

Oui, sûrement. En plus, mes parents ont eu un restaurant en Suisse, ça aurait pu me dégoûter du métier : je me souviens que je rentrais de l'école, ma mère était seule en service, mon père seul en cuisine. C'était : « *Tiens, fais tes devoirs tout seul à table, prends un gigot et allez !* ». J'adore aller voir mes petits commerçants, et quand j'entends qu'aujourd'hui on nous dit de changer nos habitudes alimentaires... Mais évidemment, moi les supermarchés, j'y vais le moins possible. J'aime le côté humain aussi. Je ne dis pas que ma caissière du Monoprix n'est pas gentille mais je préfère mon petit boucher amoureux de ses viandes ou mon petit primeur qui connaît les légumes qu'il vend.

Où avez-vous étudié la cuisine ?

J'ai fait une école à Montpellier qui s'appelait le Lycée de la Colline. Il était au-dessus d'une colline. Comme quoi, c'est bien foutu. Et j'ai fait donc un Bac Pro en 4 ans, après j'ai travaillé dans des belles maisons comme les Frères Pourcel.

Vous aviez la liberté de faire rire dans les restaurants ? Les grands chefs, ce sont des bons clients ?

Ca dépend, comme partout. Au Séquoïa, j'avais l'autorisation de faire des blagues. Au Jardin des Sens, un peu moins. C'est comme dans tous les domaines, il y a des gens qui sont plus ouverts que d'autres à ça. Après, moi j'ai toujours fait la part des choses entre le côté où je fais des blagues et le côté où je dois faire le travail. C'est comme sur un plateau de cinéma : aujourd'hui, je pense que je fais beaucoup de vanes, peut-être trop pour les réels, mais en tout cas, à partir du moment où ça tourne, je suis concentré.

Mais malgré le fait que la cuisine se passait très bien, vous vouliez quand même monter sur scène.

Oui, en fait j'ai toujours fait du théâtre en amateur. Mais je viens de l'improvisation, je me suis toujours dit que ce n'était pas un métier. Que c'était trop dur de réussir là-dedans, qu'il fallait le petit truc en plus que je n'avais sûrement pas donc je me suis destiné à un « vrai » métier. Et pour le coup, j'ai un parcours un peu différent des autres : moi, c'est mes parents qui m'ont dit un jour : « *on t'a pris une salle au festival d'Avignon, tu n'as plus qu'à écrire un spectacle. Donc essaye et au pire tu retourneras éplucher des patates* ».

Et donc vous montez et vous écrivez ce spectacle qui s'appellera...

À l'époque, c'était *Artus : Va Jouer sur l'Autoroute !*. Sur l'affiche je tenais un enfant par la main et je l'emmenais jouer sur l'autoroute (*rires*).

Et dès les premières au festival off d'Avignon, la télé vient vous chercher...

À l'époque, on avait un beau petit buzz chez les professionnels. Il se passait un truc. Et là, je sors du spectacle, je me souviendrai toujours de ce moment, c'était improbable, il y avait

« JE DIS À
GALABRU QU'À
91 ANS, C'EST UN
PEU TARD POUR
COMMENCER... »





ARTUS LA LIFE

1987 -

Naissance au Chesnay dans les Yvelines (78). Premières impros, premier roros..

2011 -

Première scène au Festival Off d'Avignon, premiers à la TV dans *On ne demande qu'à en rire* sur France 2. Gros succès, 86 sketches écrits et interprétés..

2014 -

Premier spectacle inspiré de sa passion de la cuisine, écrit avec la voracité des grands fauves : *Al Dente*.

2016 -

Démarre *Danse avec les stars* sur TF1 (il finira 3eme) tout en enchaînant avec *Le Bureau des légendes* sur Canal Plus. Le plus grand écart du show-bizz...

2020 -

Carton plein pour *Duels à Davidejonatown* (plus de 200 000 spectateurs) à l'Apollo Théâtre, une émission de pâtisserie qui deride sur Netflix, 3 films à l'affiche en 2020. Et bientôt ? Une marque de fringues...

ROYAL AU BAR.
Artus passe à la caisse au Gatsby Bar (64 avenue Bosquet, Paris 7) en costume faux-uni et gilet chevrons Capel.



« VOUS ALLEZ
À TOULOUSE,
LES GENS
N'ONT AUCUN
PROBLÈME À
MANGER DES
SAUCISSES. »



« YOU LOOKIN' AT ME ? » _
Casquette Courtois (Paris
7eme), chemise et manteau
drap de laine Capel (Photo
ouverture), Artus en pleine
répétition au Gatsby Bar...

« LES RÔLES MALSAINS ET GLAUQUES ? J'AI MILLE FOIS ENVIE D'ALLER VERS CES TRUCS-LÀ. »

sept personnes qui m'attendaient. Les premiers se présentent et ça démarre par : « *Bonjour, on travaille pour France 3, on est venus vous voir...* ». Donc déjà, des gens qui bossent à la télé sont venus me voir. Je passe à côté et des représentants d'M6, je suis comme un gosse. Et puis une femme qui me dit : « *Bonjour, je m'appelle Emilie Dieudonné, on recherche des humoristes pour On ne demande qu'à en rire, on aimerait beaucoup que tu le fasses à la rentrée* ». On m'a prévenu au mois d'août en me disant que je devais passer le 5 octobre... et finalement le 1er septembre, ils me demandent si je suis prêt pour le 5 septembre. Donc, j'avais trois jours pour écrire mon sketch.

Il paraît que vous n'écrivez jamais vos textes à l'avance.

Non... À l'époque, j'essayais quand même.

C'est vrai que votre famille a dû enregistrer votre spectacle pour récupérer un texte ?

Ouais (*rires*). Le dernier one-man, notamment, il n'y avait pas de texte. C'est ma mère qui l'a enregistré et a retranscrit le texte.

Comment arrivez-vous à écrire au dernier moment ?

En fait, ce n'est pas vraiment du dernier moment. Là, par exemple, je présente le gala du Festival de Montreux, je dois faire un sketch de sept minutes. Et j'ai rien. Mais en fait, je sais. Mine de rien, j'y pense tout le temps. Je me rassure comme ça en me disant que je vais réussir à pondre un truc. On verra. Peut-être pas.

Vous jouez de plus en plus au cinéma. Vous aimeriez qu'on vous propose des polars, des films sombres ?

J'adorerais un vrai méchant. Que ce soit imaginaire comme peut l'être un Voldemort, un vrai méchant de cinéma comme Mesrine, un psychopathe, un pervers, un Hannibal Lecter...

Quels sont les réalisateurs de films policiers ou films sociaux qui vous travaillent ?

J'aime beaucoup Olivier Marchal dans l'esprit. Je suis un grand fan de Tim Burton et pour moi, *Edward aux mains d'argent* est un film social. Si on le remplace par quelqu'un atteint d'handicap, c'est le même. C'est l'acceptation de la différence. Je trouve que le message est encore plus fort quand on le fait passer par l'imaginaire plutôt que du frontal. J'ai envie de tout. À un moment donné, il y a quelqu'un qui développait un film sur le livre, *La Démesure*, tiré d'une histoire vraie : c'est un père qui bat sa fille de cinq ans, qui l'a fait devenir numéro un mondial du piano tellement il la force à jouer, elle ne va pas à l'école, le soir il dort avec elle dans le lit, il y a un rapport très malsain et glauque ; on m'avait approché pour jouer le rôle du père et moi j'ai mille fois envie d'aller vers ces trucs-là. Parce que c'est ce qu'on fait quand on veut être comédien. Même si je respecte les gens qui jouent toutes leurs vies dans les mêmes séries genre *NCIS*, hein.

Vous allez être à l'affiche de quatre films cette année, c'est ça ?

Plus *Le Bureau des légendes*. Et cinq, si on compte *Doc-teur* ? qui sort là. C'est un film où je joue un patient qui a un fœcalum. Du caca coincé, quoi. C'est pas toute l'intrigue du film,

hein (*rires*). Le prochain, ça va être *Le Bureau des légendes* dont les deux derniers épisodes vont être réalisés par Jacques Audiard, puis *Brutus contre César* de Kheiron.

Ça fait quoi d'être filmé par Jacques Audiard ?

C'est génial. En fait, c'est marrant. Plus j'ai rencontré des gens importants, où dès qu'ils ouvrent la porte t'as l'impression qu'il y a quelqu'un derrière qui joue du violon, plus ce sont des gens simples. Je me suis rendu compte que dans ce métier, les petits rôles, les gens qui viennent une ou deux journées sont souvent beaucoup plus casse-couilles que le mec qui est rôle principal, qui a tourné avec Scorsese et qui te fait « *Salut, ça va ? J'adore ce que tu fais !* ». Et toi tu te dis « *Ah, tu me connais ?* ». Jacques, je suis arrivé la queue entre les jambes et il m'a détendu en quatre secondes. T'as l'impression que ce sont des gens tellement pointus dans ce qu'ils font qu'ils n'ont pas le sens de l'humour. Bah en fait, si. C'était une vraie rencontre.

Vous allez également être à l'affiche d'un film avec Gérard Jugnot.

Oui, *Pourri gâté*, réalisé par Nicolas Cuche, j'y joue un des enfants de Gérard. Encore une rencontre... En fait, c'est tellement agréable de voir que tous ces gens que l'on idolâtre et qui nous ont donné envie de faire ce métier sont des gens biens. Parce qu'on a peur d'être déçu. Et pour l'instant, j'ai eu de la chance : Arthur est une vraie bonne personne, Gérard Jugnot, on a eu un vrai coup de cœur l'un pour l'autre, on s'est fait un petit resto étoilé en amoureux... Si on m'avait dit à 15 ans que je ferai ça, j'y aurais jamais cru. C'est improbable. On a fait un repas au Maroc avec Gérard Darmon, Ramzy, Youssef Hadji, Pierre Richard, Thierry Lhermitte et on fumait du kiff, c'est de l'herbe très légère. Ça n'a aucun sens. C'est hors du temps. Après, je ne fais pas l'apologie de la drogue, mais c'est un moment où même ma mère, elle aurait fumé sur le truc..

Duels à Davidéjonatown jusqu'au 25 février à l'Apollo Théâtre, 18rue du Feaubourg du Temple (Paris 11^e)

ENTRETIEN OLIVIER MALNUIT